

Femmes et lettres dans les romans de Jane Austen

Dominique Maron

Au XVIII^e siècle, hormis les déplacements par la route, la correspondance constituait le seul moyen de communication entre les personnes éloignées. Elle occupait, de ce fait, une place essentielle dans l'existence des femmes et des hommes de l'époque, d'où l'expansion des services postaux auxquels la romancière Jane Austen eut elle-même recours pour l'expédition de ses lettres. Les "êtres de papier"ⁱⁱ imaginés par l'auteure utilisent, eux aussi, la poste, allant, parfois, jusqu'à en faire l'éloge comme Jane Fairfax dans *Emma*ⁱⁱ.

Les missives jouent, effectivement, un rôle primordial dans les romans austeniens où leurs fonctions sont diverses : développement de l'intrigue, connaissance des autres et connaissance de soi. Elles revêtent, cependant, une importance particulière lorsque les expéditeurs ou les destinataires de ces courriers sont des femmes, c'est-à-dire, au XVIII^e siècle, des êtres dépourvus de quasiment tout droit et qui connaissent, en raison de leur situation défavorable, nombre d'aléas et de difficultés dans leur existence quotidienne. La correspondance peut alors représenter, pour elles, une manière de prendre le pouvoir, surtout quand ce sont les hommes qui leur écrivent, de s'occuper et de vivre dans de meilleures conditions en s'octroyant un espace où elles peuvent s'affirmer, devenir créatrices, partager leurs sentiments et se libérer quelque peu des contraintes inhérentes à leur condition de femmes.

La proximité entre la lectrice intra-diégétique et la lectrice extra-diégétique constitue, elle aussi, un élément indispensable dans la vie des femmes qui évoluent dans la société patriarcale en ce qu'elle permet la constitution d'une communauté de femmes éprouvant les mêmes souffrances dans un monde qui leur est hostile.

Parmi les fonctions attribuées par Jane Austen à la correspondance dans ses romans, l'influence sur la diégèse n'est pas la moindre. La missive reçue par Harriet Smith, qui comporte la demande en mariage de Mr. Martin, marque un tournant important dans le déroulement de l'histoire d'*Emma*ⁱⁱⁱ. En effet, l'héroïne éponyme, ayant lu la lettre, parvient à convaincre Harriet de refuser la main de son prétendant sous prétexte que sa position sociale est inférieure à celle de la jeune fille. À partir de ce moment-là, Emma interviendra, de manière constante, dans la vie sentimentale de Harriet.

Une autre lettre rédigée par un homme, mais également lue par une femme, permet également de développer l'intrigue. Lorsque Mr. Darcy explique à Elizabeth Bennet les relations

qu'il entretient avec Wickham, révélant la véritable personnalité de ce dernier et la sienne, l'héroïne comprend qu'elle s'est trompée sur lui, sur Wickham mais aussi sur elle-même^{iv}.

Les missives écrites par les femmes influent, elles aussi, sur la tournure des événements. Lydia Bennet révèle, par ce moyen, qu'elle s'est enfuie avec Wickham, risquant sa réputation et celle de ses quatre sœurs, dont Elizabeth, pour qui Mr. Darcy va conclure un arrangement financier avec Wickham afin que celui-ci épouse Lydia. La nouvelle de la fuite de Lydia permet, par conséquent, entre autres éléments, à Elizabeth et à Mr. Darcy de se réunir^v. Quant à Mrs Gardiner, la tante d'Elizabeth, c'est également, dans un long courrier qu'elle informe sa nièce du rôle joué par Mr. Darcy dans l'union entre Wickham et Lydia^{vi}.

À cette fonction dramatique de développement de l'intrigue vient s'ajouter celle qui consiste à permettre au lectorat de connaître les personnages. Ici encore, les missives écrites par les hommes et par les femmes remplissent ce rôle. La lettre de Mr. Martin, précédemment évoquée et dont le texte ne figure pas dans le roman, offre aux lectrices et aux lecteurs la possibilité d'appréhender la personnalité du jeune homme : "the language, though plain, was strong and unaffected, and the sentiments it conveyed very much to the credit of the writer. It was short, but expressed good sense, warm attachment, liberality, propriety, even delicacy of feeling" (*Emma* 1 : 7.51). Les commentaires flatteurs d'Emma, rapportés au discours indirect libre, font apparaître un homme simple, pourvu de bon sens et très épris de Harriet. Il serait donc logique qu'elle réponde de manière favorable à sa demande en mariage, contrairement à ce que souhaite Emma. Harriet, convaincue de répondre par la négative à la demande de Mr. Martin, révèle aux lectrices et aux lecteurs son tempérament soumis et facilement manipulable, car Emma ne se contente pas d'ordonner à la jeune fille d'écrire une lettre de refus mais l'aide à la rédiger^{vii}.

Ainsi, une simple missive permet au lectorat intra- et extra-diégétique de se forger une opinion sur les différents personnages, qu'il s'agisse de son destinataire ou de son expéditeur ou expéditrice comme c'est le cas de Lydia Bennet lorsqu'elle annonce à son entourage sa fuite avec Wickham et fait la preuve de son irresponsabilité, de son inconscience et de son absence totale de considération pour la réputation de sa famille :

My dear Harriet,
You will laugh when you know where I am gone, and I cannot help laughing myself at your surprise tomorrow morning, as soon as I am missed. I am going to Gretna Green, and if you cannot guess with who, I shall think you a simpleton, for there is but one man in the world I love, and he is an angel. (*Pride and Prejudice* 3 : 4.291)

Cet événement n'empêchera toutefois pas Mr. Darcy d'épouser Elizabeth à la suite de malentendus dont certains seront éclaircis dans la lettre déjà mentionnée qui mène la jeune fille à

une meilleure connaissance d'elle-même, autre rôle joué par la correspondance dans les romans austeniens, et objectif le plus important de l'éducation féminine selon Jane Austen^{viii}.

C'est, effectivement, en lisant à plusieurs reprises^{ix} la missive que Mr. Darcy a remise en mains propres à Elizabeth que celle-là verra la personnalité du jeune homme et celle de Wickham sous un jour différent. Elle se montre tout d'abord incrédule face aux révélations que le courrier comporte : "This must be false ! This cannot be ! This must be the grossest falsehood !" (2 : 13.204), puis honteuse : "She grew absolutely ashamed of herself" (208). Enfin, elle se rend compte qu'elle s'est trompée sur elle-même : "Till this moment, I never knew myself" (208). Consciente de ses préjugés et de ses erreurs, elle va, peu à peu, s'éprendre du jeune homme que son courrier met, d'une certaine façon, à la merci d'Elizabeth car une lettre peut être lue et relue comme il le déclare lui-même : "I hope you have destroyed the letter. There was one part especially, the opening of it, which I should dread your having the power of reading again" (3 : 16.368).

La lettre étant, comme Bernard Beugnot le stipule, "une mise en scène du moi"^x, Mr. Darcy souhaite voir disparaître le courrier dont il regrette certains passages et que la jeune fille a gardé confirmant, ainsi que le note Bernard Bray, que le "fétichisme attaché à la lettre, comme aussi au portrait, voire à la boucle de cheveux, témoigne du puissant effet de présence physique causé par l'écriture, la disposition de l'adresse et du texte, le choix du papier, etc."^{xi}. C'est, ainsi, la femme qui détient le pouvoir sur l'homme, tout comme lorsqu'il fait sa demande en mariage à l'image du Capitaine Wentworth qui rédige un mot qu'il place sous les yeux d'Anne Elliot : "For you alone I think and plan. – Have you not seen this ? Can you fail to have understood my wishes ? – I had not waited even these ten days, could I have read your feelings, as I think you must have penetrated mine. I can hardly write"^{xii}.

Le jeune homme s'en remet totalement à Anne et avoue son infériorité psychologique par rapport à elle, situation peu courante au XVIII^e siècle. En effet, alors que la femme peut, par le regard, deviner le désir de l'homme, celui-là a besoin de mots et, ici, de l'écrit pour comprendre celui de la femme, ainsi que le note Robyn R. Warhol : "Wentworth [...] does not have Anne's access to the language of looking : he has to make his declarations to her in an explicit, verbal form [...]. The feminine look, then, has the power to penetrate male desire ; the masculine character must resort to words to find out what he needs to know about the woman's desire"^{xiii}. Et même si le mariage place, à cette époque, les femmes dans un état de dépendance puisqu'elles n'ont quasiment plus aucun droit une fois qu'elles ont pris époux, elles ont la possibilité de refuser la main de leur prétendant bien que cela les conduise souvent, alors, à mener une

existence modeste, comme ce fut le cas de Jane Austen, ou encore misérable. La romancière a, de cette façon, recours à la correspondance masculine pour donner la parole aux femmes.

Elle leur offre une autre possibilité de s'exprimer quand elle mentionne ou reproduit, en partie ou en totalité, les lettres rédigées par des femmes car nombreuses sont les missives écrites par des personnages féminins. En effet, au XVIII^e siècle, c'est davantage aux femmes qu'incombe le rôle de messagères. Ce sont elles qui, dans la majorité des cas, transmettent nouvelles et invitations – thèmes qui relèvent de la sphère privée – remplissant, ainsi, leur devoir de maîtresse de maison et pratiquant, de cette façon, une activité qui leur permettait de ne pas s'ennuyer car les journées étaient longues pour les femmes qui n'avaient accès à pratiquement aucune profession.

C'est l'occasion, pour l'auteure, d'accorder une place prépondérante aux femmes qu'elle met en scène lisant ou relisant la lettre reçue, la commentant ou en mesurant les effets, comme le fait Elizabeth après avoir réceptionné la missive que Mrs Gardiner lui a adressée pour lui expliquer le rôle de Mr. Darcy dans le mariage de Lydia et de Wickham^{xiv}.

Outre l'espace narratif occupé par les protagonistes féminines employées à lire ou à écrire ces courriers, c'est le temps passé par les femmes à correspondre que Jane Austen met en valeur dans ses écrits même si elle s'intéresse peu aux conditions d'écriture des missives. On ne sait que rarement où la femme écrit et comment elle est installée pour le faire. Le lectorat est, le plus souvent, témoin de la réception de la lettre "moment inaugural et primordial de toute circulation épistolaire"^{xv}, ainsi que le signale Alain Buisine qui ajoute : "c'est principalement la réception de la lettre qui me met en contact avec l'extérieur, qui m'affronte au dehors que par définition son écriture"^{xvi}.

La romancière évoque cependant parfois la femme qui écrit. Lorsque celle-ci compose la missive, comme lorsqu'elle la lit, ou la relit, elle se réserve quelques moments – que ce soit à l'intérieur de la maison ou à l'extérieur car, là aussi, elle est le moins susceptible d'être dérangée^{xvii} – alors que son temps doit être consacré aux autres, comme c'est le cas de Mrs Gardiner qui, en plus d'être épouse, est, aussi, mère : "I have just received your letter, and shall devote this whole morning to answering it, as I foresee that a *little* writing will not comprise what I have to tell you" (*Pride and Prejudice* 3 : 10.321). Cependant, après avoir passé la matinée à la rédaction de sa lettre à Elizabeth Bennet, elle lui annonce que ses enfants la rappellent à ses devoirs : "But I must write no more. The children have been wanting me this half hour" (325). Par le truchement de sa missive, Mrs Gardiner expose deux points de vue : celui de la mère qui ne peut disposer de l'intégralité de son temps car elle souhaite demeurer attentive à ses enfants et celui de la femme qui décide de ne se consacrer qu'à elle et à la destinataire de son courrier. En ne considérant pas le temps passé à écrire comme, selon l'expression de Béatrice Didier^{xviii}, "[du] temps volé à

l'homme et éventuellement à l'enfant", même si elle rejoint sa progéniture, qui l'a réclamée pendant une demi-heure, après la rédaction des cinq pages que représente sa lettre dans le roman, elle fait preuve d'indépendance et d'auto-affirmation.

Cette missive est non seulement porteuse de nouvelles importantes pour Elizabeth, mais elle lui procure également des joies de natures différentes. En effet, Elizabeth apprécie beaucoup l'épistolière qui, de plus, fait l'éloge de Mr. Darcy dans un passage que la jeune fille lira à plusieurs reprises s'offrant, de cette façon, un plaisir redoublé^{xix}. La possibilité qu'offre la lettre d'être relue n'est donc pas toujours à redouter.

De surcroît, avant même qu'Elizabeth ait commencé la lecture du courrier, elle s'était déjà réjouie de sa longueur. La lettre est, alors, d'abord perçue comme un objet, voire une œuvre d'art, lorsque la narratrice insiste sur le papier choisi avec soin, comme c'est le cas de Miss Bingley qui utilise un papier de qualité^{xx}. La femme devient, alors, créatrice, dans une société où tout est décidé pour elle par les hommes. L'objet ainsi façonné devient, pour la femme, une première occasion de s'exprimer avant de coucher des mots sur une feuille.

Si la lettre peut véhiculer de bonnes nouvelles et provoquer plaisir et bonheur, composants essentiels dans une communauté où l'existence des femmes s'avère, très souvent, difficile, elle peut, en outre, constituer un moyen de soulager sa peine en tenant lieu d'exutoire pour l'épistolière. Exprimer sa déception et ses désillusions sur le papier peut servir de dérivatif pour l'expéditrice de la missive qui partage, de cette manière, sa souffrance avec la destinataire de la lettre. Jane Bennet fait ainsi part à sa sœur Elizabeth de ses sentiments pour Miss Bingley qui l'a évitée lors de son séjour à Londres : "I pity, though I cannot help blaming her" (*Pride and Prejudice* 2 : 3.148). Déçue d'avoir été trompée, elle indique, cependant, à Elizabeth de quelle manière elle a l'intention de dominer son chagrin : "But I will endeavour to banish every painful thought, and think only of what will make me happy, your affection, and the invariable kindness of my dear uncle and aunt" (149). Ainsi, la missive permet non seulement à la jeune fille de partager sa peine avec Elizabeth, mais aussi de lui témoigner son affection, stratégies de survie indispensables aux femmes défavorisées par les règles en vigueur dans la société patriarcale.

La même fonction peut être remplie par la missive reçue et non plus écrite, cette fois. C'est le cas pour Fanny Price qui, éloignée de Mansfield Park par son oncle, Sir Thomas Bertram, qui veut la voir épouser Henry, le frère de Mary, vit à Portsmouth avec son père, homme grossier et rustre, sa mère, femme négligée et désorganisée et ses bruyants frères et sœurs. Loin de la paisible demeure de son oncle et de ceux qu'elle affectionne, elle n'attend que le moment où elle pourra y retourner. Les missives que lui envoie Mary, qui souhaite, elle aussi, la voir s'unir à Henry, lui offrent la possibilité d'échapper à cet environnement qui ne lui convient pas et de retrouver, de

manière indirecte, “la paix et la tranquillité”^{xxxi} qui règnent à Mansfield Park, en créant un lien matérialisé par le papier et l’encre entre les deux mondes opposés où évolue la jeune fille, même si celle-là redoute l’arrivée du courrier qui lui annoncerait le mariage de Mary avec Edmund dont elle est éprise en secret.

Si Fanny reçoit ses missives à domicile, c’est à la poste que Jane Fairfax va chercher les lettres envoyées par son fiancé secret. Or, au XVIII^e siècle, seuls un homme et une femme fiancés peuvent échanger du courrier. Pour pouvoir dissimuler son engagement à son entourage, Jane doit donc se rendre elle-même au bureau de poste prétextant la nécessité, pour elle, de faire de l’exercice^{xxii}. Cette promenade lui donne, à la fois, la possibilité de s’ouvrir sur l’extérieur et de s’offrir un moment de solitude en n’étant plus à la disposition de celles avec qui elle partage son quotidien – “Oh ! Miss Woodhouse, the comfort of being sometimes alone !”, s’exclame-t-elle (*Emma* 3 : 6.363) – mais aussi d’échapper aux personnes de son entourage qui voudraient lui imposer leurs règles : “We will not allow her to do such a thing again [going to the post-office]” (2 : 16.295).

La lettre représente alors une échappatoire pour celle qui est cantonnée à sa demeure. Elle constitue, également, une invitation au voyage quand elle est rédigée par un frère marin qui narre ses expéditions comme le fait William Price à sa sœur Fanny.^{xxiii} Ainsi que le signale Alain Buisine à propos des tableaux où sont représentées des jeunes femmes lisant des missives : “Ce qui caractérise donc fondamentalement la lectrice du XVIII^e siècle, c’est sa libération de son encadrement domestique. Elle n’est peut-être pas encore à l’extérieur, mais de toute façon elle n’est plus à l’intérieur”^{xxiv}. C’est, en tout cas, le souhait de toutes les femmes de la société géorgienne qui désirent échapper au confinement que leur imposent les tenants du patriarcat.

Alors que Fanny craint l’arrivée du facteur, la lectrice extra-diégétique ressent les mêmes émotions, attendant, elle aussi, la réception de la lettre qui mettra un terme aux espoirs de la jeune fille et aux possibilités de bonheur pour Edmund qui ne peut connaître la félicité avec une femme superficielle et égoïste comme l’est Mary Crawford. De même, lorsque Elizabeth Bennet lit et relit la missive de Mr. Darcy dans le parc où il la lui a remise, la lectrice extra-diégétique éprouve des sentiments identiques à ceux de l’héroïne au moment même où elle découvre les termes du courrier car la lectrice intra-diégétique qu’est Elizabeth n’en sait pas davantage que la lectrice extra-diégétique sur le déroulement de l’histoire. Celle-là peut, donc, sans hésitation s’identifier à la destinataire de la lettre et, de cette manière, voir ses propres sentiments imprimés sur les pages du roman. Ce processus d’identification s’avère primordial pour les femmes car s’identifier c’est, à la fois, construire, dans son imaginaire, une “chambre à soi”^{xxv}, et s’approprier les peines et les

espoirs d'autrui et, en particulier, ceux des autres femmes et, ainsi, former une communauté – de femmes – d'autant plus indispensable que celles-là évoluaient dans un monde hostile.

Ainsi, par le biais des missives expédiées et reçues, Jane Austen donne aux femmes de son époque la possibilité de créer, de s'exprimer, de s'affirmer, de prendre le pouvoir sur autrui ainsi que de manifester leur affection. Elle leur offre, également, l'occasion de voyager dans l'espace, que ce soit de façon concrète en allant à la poste ou de manière métaphorique en se transposant, par la pensée, sur les lieux où se trouve l'expéditrice ou l'expéditeur du courrier. À une époque où les femmes sont confinées à l'intérieur de la maison, la lettre symbolise la volonté que celles-là éprouvent de s'affranchir des limites imposées par la communauté patriarcale, tout en accomplissant le devoir de correspondance inhérent à leur sexe, et de faire entendre une voix que la société tente, par tous les moyens, d'étouffer.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

- Austen, Jane. *The Novels of Jane Austen*. Ed. R.W. Chapman. Oxford : Oxford UP, 1953-54. 6 volumes
- Woolf, Virginia. *A Room of One's Own*. [1929] – *Three Guineas*. [1938]. Ed. Morag Shiach. Oxford : Oxford UP, 1992

Sources secondaires

- Barthes, Roland. "Introduction à l'analyse structurale des récits", *Communications* 8 (1966) : 1-27
- Beugnot, Bernard. "De l'invention épistolaire : À la manière de soi", *L'Épistolarité à travers les siècles : Geste de communication et/ou d'écriture*. Ed. Mireille Bossis, Beiheft 18. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1990. 27-38
- Bray Bernard. "Treize propos sur la lettre d'amour", *L'Épistolarité à travers les siècles : Geste de communication et/ou d'écriture*. Ed. Mireille Bossis, Beiheft 18. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1990. 40-47
- Buisine, Alain. "La lettre peinte", *L'Épistolarité à travers les siècles : Geste de communication et/ou d'écriture*. Ed. Mireille Bossis, Beiheft 18. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1990. 68-80
- Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*. Paris : PUF, 1981. 286 pp.
- Horwitz, Barbara J. *Jane Austen and the Question of Women's Education*. New York : P. Lang, 1991
- Warhol, Robyn R. "The Look, the Body, and the Heroine : A Feminist-Narratological Reading of *Persuasion*", *Novel : A Forum on Fiction* 26.1 (1992) : 5-19

ⁱ Roland Barthes, "Introduction à l'analyse structurale des récits", *Communications* 8 (1966) : 19.

ⁱⁱ Jane Austen, *Emma*, 1816, éd. Chapman, vol. 2, chap. 16, p. 296 : "The regularity and dispatch of it ! If one thinks of all that it has to do, and all that it does so well, it is really astonishing !".

ⁱⁱⁱ Austen, *Emma* 1 : 7.50.

^{iv} Austen, *Pride and Prejudice*, 1813, éd. Chapman, 2 : 13.204-208.

^v Austen, *Pride and Prejudice*, 3 : 5.291-92.

^{vi} Austen, *Pride and Prejudice*, 3 : 10.321-25.

^{vii} Austen, *Emma*, 2 : 7.55 : "and though Emma continued to protest against any assistance being wanted, it was in fact given in the formation of every sentence".

^{viii} Barbara J. Horwitz, *Jane Austen and the Question of Women's Education*, 1991, 74 : "She insists the primary goal of education is self-knowledge".

^{ix} Austen, *Pride and Prejudice*, 2 : 13.205 : "in half a minute the letter was unfolded again [...]. But when she read, and re-read with the closest attention, the particulars immediately following [...]"

^x Bernard Beugnot, "De l'invention épistolaire : À la manière de soi", *L'Épistolarité à travers les siècles*, 1990, 35.

^{xi} Bernard Bray, "Treize propos sur la lettre d'amour", *L'Épistolarité à travers les siècles*, 1990, 45.

^{xii} Austen, *Persuasion*, 1817, éd. Chapman, 2 : 11.237.

^{xiii} Robyn R. Warhol, "The Look, the Body, and the Heroine : A Feminist-Narratological Reading of *Persuasion*", *Novel : A Forum on Fiction* 26.1 (1992) : 13.

^{xiv} Austen, *Pride and Prejudice* 3 : 10.321-25.

^{xv} Alain Buisine, "La Lettre peinte", *L'Épistolarité à travers les siècles*, 1990 : 72.

^{xvi} Buisine, 72.

^{xvii} Austen, *Pride and Prejudice* 3 : 10.321 : "hurrying into the little copse, where she was least likely to be interrupted".

^{xviii} Béatrice Didier, *L'Écriture-femme*, 1981, 16.

^{xix} Austen, *Pride and Prejudice*, 3 : 10.327 : "She read over her aunt's commendation of him again and again".

^{xx} Austen, *Pride and Prejudice*, 1 : 21.116 : "The envelope contained a sheet of elegant, little, hot pressed paper".

^{xxi} Austen, *Mansfield Park* 3 : 8.391 : "the peace and tranquillity of Mansfield".

^{xxii} Austen, *Emma* 2 : 16.293 : "A walk before breakfast does me good".

^{xxiii} Austen, *Mansfield Park* 1 : 6.59-60 : “Miss Price has a brother at sea, said Edmund, whose excellence as a correspondent, makes her think you too severe upon us.”

^{xxiv} Buisine, 78.

^{xxv} Virginia Woolf, *A Room of One's Own* [1929] – *Three Guineas* [1938], ed. Morag Shiach (Oxford : Oxford UP, 1998) 4 : “a room of [her] own”.